

**Et je suis devenue  
le vent**



# Et je suis devenue le vent

ROMAN

*Jeanne Yliss*

*Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective (article L.122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

**Numéro de CopyrightDepot.com 00073018-1**  
**Dépôt légal décembre 2021**

**ISBN 979-10-359-5136-8**

Jeanne YLISS-12450 LUC  
Crédit photo couverture : Vesnaandjic - IStock  
Relecture et correction : Émilie Robert

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Jeanne YLISS

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

**Téléchargez vos bonus sur [jeanneyliss.fr](http://jeanneyliss.fr)  
Suivez mon actualité sur  
Facebook et Instagram @jeanneyliss**









*« S'aimer soi-même est le début d'une  
histoire d'amour qui durera toute la vie ».*

*Oscar WILDE*







## *Joyeux anniversaire*

Nicolas et moi avons rendez-vous chez le notaire pour l'officialisation de notre divorce « par consentement mutuel ». Je ne suis pas consentante. Ni pour la tromperie, ni pour la trahison, ni pour la destruction de ma vie. Mais qui se soucie de mon cœur déchiré et de mes envies ? Nicolas qui nage dans le bonheur avec son nouvel amour ? Le juriste qui pense à ses émoluments ? Sophie, mon ex-meilleure amie, qui a pulvérisé mon couple et qui roucoule avec mon époux ? Oui, mon époux. Pour l'instant, il l'est encore. Depuis dix-huit ans et quatre mois.

Je patiente dans la salle d'attente, Nicolas arrive après moi. Je me lève quand il pénètre dans la pièce. Son parfum envahit tout l'espace. Il l'a changé. Il a remplacé les fragrances qui le liaient à moi. Je lui avais offert *Homme sauvage* pour notre premier Noël. Puis *Homme sauvage brut*, *Homme sauvage boisé* et toutes les déclinaisons de la version originelle. Exactement dix-neuf parfums. Il ne m'a pas laissé le temps de lui offrir un vingtième. Il s'approche et tend sa joue pour une bise amère. Je prends sur moi. Je le regarde et tente un ultime :

— Tu es sûr de ton choix ?

Il soupire, exaspéré.

— Marlène, on en a discuté plein de fois. C'est la meilleure décision.

Je plisse les yeux, réfléchis. C'est faux. Nous avons vaguement abordé le sujet à deux reprises pour être exacte. Chez moi « deux » n'égale pas « plein ». Et puis, c'est *sa* décision, celle qu'il m'a imposée. Ce n'est pas ce dont je rêvais pour mon avenir, le nôtre.

— Monsieur et madame Rivière ? C'est à vous.

La secrétaire nous invite à entrer dans le bureau du notaire d'un signe de la main, coupant court à notre conversation.

Seize minutes et dix-neuf paraphes plus tard, nous ressortons de l'immeuble. Notre histoire est balancée à la poubelle avec une rapidité déconcertante.

— Bon ben, salut, conclut Nicolas alors que nous sommes dans la rue.

Je ne réponds pas, je suis incapable d'articuler le moindre mot. J'ai perdu ma famille, l'homme que je croyais être celui de ma vie, ma meilleure amie et les 106 m2 du pavillon familial dans un lotissement de Montgiscard, en périphérie toulousaine.

Ainsi que mes projets, mes espoirs, mes rêves, mon futur.

Je regarde Nicolas s'éloigner. Il sifflote, les mains dans les poches puis patiente sur le trottoir. Une voiture s'arrête, je reconnais Sophie. Il monte à bord et ils partent, sans me prêter attention. Je suis redevenue madame Marlène Pujol.

\*\*\*

*Deux ans plus tôt...*

Occupée avec le confit de canard, les saucisses et les haricots cocos, je n'entends pas Nicolas pénétrer dans la cuisine. Je prépare un cassoulet pour fêter nos seize ans de mariage. Ce plat n'est pas très glamour, il entraîne quelques « désagréments » digestifs, mais c'est son préféré.

Je me retourne ; mon mari se tient devant moi, l'air embarrassé. Il murmure :

— Je te quitte.

Et il tourne les talons. Il s'empare d'un sac qu'il a déposé dans le couloir. Je ne comprends pas tout de suite le sens de ses mots. Mais quand j'entends la porte d'entrée claquer et le moteur de la voiture

rugir dans le jardinet, mon esprit percute la cruelle réalité. Il part ? Il est parti ?

Je lâche le couteau et le lard que je m'apprêtais à détailler. Je quitte en trombe la maison et cours derrière son SUV qui s'éloigne dans les couleurs de l'automne. J'appelle :

— Nicolas !

Puis je hurle « Nicolaaaaaas ! » à tel point que ma voisine sort de chez elle.

— Marlène ? Quelque chose ne va pas ?

Je la fixe, hagarde, incapable de répondre. Elle pousse le portillon qui nous sépare et me rejoint dans la ruelle de notre lotissement. Elle me secoue légèrement le bras.

— Marlène ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Ma gorge est nouée, plus aucun son ne franchit ma bouche. Je retiens mes larmes, je ne souhaite pas afficher mon désarroi. Le quartier sera bien assez vite au courant de la catastrophe. Et puis, peut-être ai-je mal compris ? Peut-être Nicolas est-il allé acheter le pain ou même une pâtisserie pour notre déjeuner romantique ? Je suis en manches courtes et l'autan<sup>1</sup> agite les feuilles jaunâtres qui, une à une, échouent sur le sol. Il balaie la rue de sa force vive, emportant les feuillages morts dans une valse poussiéreuse. Je frissonne, j'enserme mes bras de mes mains grasses. Mon nez me démange, mes yeux brûlent, des larmes perlent.

— Tu pleures ?

Un éternuement vient me sauver.

— Ce n'est rien, juste des allergies.

Je retourne chez moi sans demander mon reste ni saluer ma voisine. Seules comptent la douleur et la honte qui lacèrent mon cœur.

---

<sup>1</sup> Autan : vent de la région toulousaine, sec et chaud

Abattue, je m'assois sur une chaise, dans la chaleur de la cuisine qui embaume le fumet de canard confit. La cocotte-minute siffle. La vapeur qui s'échappe dans un chuintement caractéristique m'hypnotise. *Les haricots seront trop cuits* est la pensée qui traverse mon esprit. Je finis par me lever, baisse le gaz et embrasse la pièce du regard. Sur un coin du plan de travail, des chandelles attendent que je ravive leur flamme. Et notre flamme à nous ? Où a-t-elle disparu ? Je tente de téléphoner à mon mari, il ne répond pas. Heureusement, notre fils Mathis n'assiste pas à la catastrophe. Il passe le week-end chez son meilleur ami de lycée parce qu'ils disputent un match de basket en Aveyron.

J'appelle ma confidente, Sophie. Elle saura me conseiller et me reconforter. La sonnerie résonne dans le vide, j'échoue sur sa boîte vocale. Je ne laisse pas de message. Aussitôt, je tente à nouveau ma chance. Sans plus de succès.

— Sophie, c'est moi. Rappelle-moi vite, c'est urgent.

Je raccroche et observe l'étalage de nourriture. J'hésite un instant puis me remets aux fourneaux. Nicolas peut revenir. Il va peut-être passer la porte dans quelques minutes, un bouquet de fleurs à la main pour me souhaiter un bon anniversaire de mariage. L'espoir m'insuffle un regain d'énergie.

Les heures tournent, je reste sans nouvelles alors que la nuit est tombée sur la fin d'après-midi. Sophie ne répond pas non plus. Je décide de contacter Gilbert, son époux.

— Gilbert ? C'est Marlène, je ne te dérange pas ?

— D'après toi ? lâche-t-il d'une voix blanche.

— Quelque chose ne va pas ?

— Tu te fous de moi ? beugle-t-il.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu me parles comme ça ?

— Tu vas me faire croire que t'es pas au courant ? Sophie m'a quitté.

Un uppercut explose mes boyaux. Une hypothèse se forge dans mon esprit. Je la rejette.



— Mais quand ? Que s'est-il passé ?

— Ce matin.

Gilbert ne s'épanche pas en explications. Je rebondis sur ses derniers mots, je veux en avoir le cœur net.

— Pourquoi est-elle partie ?

— Parce que tu le sais pas ? ricane-t-il.

— Non, je ne sais rien. Je ne comprends rien à ce qu'il se passe.

Ma voix monte dans les octaves. Elle trahit l'angoisse sourde qui point en moi depuis le début de cette conversation.

— Ton connard de mari ! Elle est partie avec lui.

Je lâche mon téléphone qui échoue au sol. La vitre se brise. Gilbert continue à hurler dans le combiné.

— Je vais lui défoncer sa gueule à ce branquignole. J'ai toujours su qu'il louchait sur ma femme. Et toi, t'as rien vu ! T'es encore plus cruche que t'en as l'air.

Il raccroche. La tonalité du « bip » envahit le silence, puis finit par se taire elle aussi. Je fréquente Sophie depuis des années, nous nous sommes connues au travail. On privilégie les sorties entre filles, car je n'apprécie guère son mari. Je constate que la réciproque s'applique. En revanche, je découvre avec ahurissement que nos époux respectifs, eux, s'apprécient. De très près même. De beaucoup, beaucoup trop près. Depuis quand cette mascarade dure-t-elle ?

Je jette le cassoulet à la poubelle, puis je me rue dans mon lit avec quatre paquets de mouchoirs en papier et un demi-milliard de questions. Je repense à nos dix-neuf ans d'amour. Nous nous sommes dit « oui » il y a seize ans à la mi-octobre qui correspondait à la date de notre rencontre, trois ans auparavant. Se marier en plein automne était un choix rare. Ce geste romantique symbolisait toute la force de notre histoire. Foutaises !

Le lendemain, je récupère Mathis chez son ami, je suis toujours sans nouvelles de son père. J'explique à notre fils qu'il est parti en

déplacement professionnel. Ce dimanche soir s'écoule, austère, à l'image des pluies qui s'abattent sur la région. Je n'ai qu'une hâte, être lundi matin pour obtenir des éclaircissements auprès de Sophie. Mais elle ne se présente pas. Ni le mardi. Ni les jours suivants. Elle a démissionné et travaille dans un autre supermarché du secteur. La garce, elle avait tout anticipé ! Et dire que la veille de s'enfuir avec mon époux, elle me parlait comme si de rien n'était. Par la suite, elle ne répond pas à mes tentatives d'appels ni aux courriers que je lui envoie. Quand je vais chez eux déposer Mathis, elle n'est jamais là. Elle me fuit comme la peste. Et je n'ai pas le cran de faire un scandale sur son nouveau lieu de travail.

Quant à Nicolas, il ne réintègre pas le foyer familial malgré mes supplications. Il ne m'aime plus, il a trouvé avec Sophie le piquant qui manquait à sa vie. Je crois qu'il s'agit surtout de l'excitation de la nouveauté. Nous savons tous que la routine finit toujours par s'installer avec son corollaire, l'ennui. Pas lui, visiblement. Mais la routine possède aussi ses charmes rassurants, ses repères, le douillet de son cocon. Qu'il ne voyait plus. Notre stable routine, je l'aimais autant que j'aimais mon mari, avec simplicité. Par conséquent, s'en suit une séparation douloureuse, ; pour moi — lui s'ébroue dans la niaise béatitude — qui aboutit à une procédure de divorce. Nos rapports restent distendus et se limitent au strict minimum au sujet de l'éducation de notre fils.

Nicolas m'a quittée comme il m'a aimée, sur la pointe des pieds. Néanmoins, il paraît que je dois me réjouir, car j'ai gagné autre chose : ma liberté de célibataire ! Alors, savourons cette maigre récompense. À un détail près. La solitude m'insupporte.

Depuis plus de deux ans, je suis devenue maîtresse de mon destin. Mais je ne sais que faire de mon destin. Je me retrouve complètement déboussolée, moi qui étais habituée à me laisser porter par les décisions de mon mari. Je ne sais pas comment occuper mon temps, j'ai peur de partir en week-end, en vacances. J'ai peur de me perdre,

de ne pas prendre le bon chemin, de réserver le mauvais camping. Je ne sais s'il vaut mieux choisir un appartement chauffé à l'électrique ou au gaz. S'il est préférable d'acheter une Clio ou une 206. Le doute entrave chaque décision. Depuis plus de deux ans, ma vie s'apparente à un vaste désert dépeuplé et caillouteux.



## *La solitude du dimanche*

Je pousse la porte sans bruit et observe Marguerite, ma grand-mère. Fidèle au poste, elle est recroquevillée sur son fauteuil devant la fenêtre de sa chambre qui donne sur un jardinet. Son châle cache des vêtements devenus trop amples. Je songe qu'il me faudra en parler avec ma mère. Peut-être y aurait-il dans les armoires, chez mamie, des tenues plus appropriées ?

Elle contemple les arbres ou court après ses souvenirs. Comment savoir ?

— Mamie ?

Elle tourne la tête, l'air absent, puis fixe à nouveau l'extérieur. Je devine que ce sera un jour sans. Je garde mon sourire, qu'importe. Moi je sais tout ce qu'elle m'a apporté, je n'ai rien oublié. Alors je vais me rappeler pour deux, lui raconter encore et encore qui elle est, ce qu'elle aime, ce qu'elle déteste, ce qui la chagrine ou la fait rire.

— Je t'ai acheté du poumpet<sup>2</sup>.

Je dépose le sachet kraft sur la petite table. Son regard s'assombrit puis finit par s'illuminer. Sa pâtisserie préférée semble arrimée à sa mémoire. Je m'approche d'elle, m'accroupis pour me mettre à sa hauteur et saisis ses mains décharnées et déformées par l'arthrose. Des mains qui pourraient en effrayer plus d'un, mais qui me rassurent. Des mains qui m'ont consolée, cajolée, encouragée. Qui ont cuisiné de bons petits plats pour régaler mon estomac gourmand. Des mains qui m'ont soutenue dans tout ce que je vivais, autant

---

<sup>2</sup> Poumpet : spécialité incontournable de la région Midi-Pyrénées à base de pâte feuilletée au citron

qu'elles en ont eu la force et la capacité. Des mains dont la douceur a pesé peu face au travail de sape de mon père.

Je porte une de ses mains sur ma joue. Je ferme les yeux et je la guide pour me caresser. Comme elle le faisait autrefois, quand elle savait encore les manipuler sans aide, les mouvoir avec dextérité. Elles ont vécu, le temps les a asséchées. Pourtant, je ne ressens que leur tendre délicatesse. Leur aridité ne me heurte pas. Accroupie devant ses genoux, je lui raconte ma journée d'avant-hier : Nicolas, le notaire, la validation du divorce, ma peine. Elle m'écoute sans réagir. Je serre les paupières. J'aimerais qu'elle me rassure de ses douces paroles, celles d'antan.

— Marlène ?

— Oui mamie, c'est moi.

Une lueur de vivacité traverse son regard. J'empoigne cet éclair de lucidité au vol.

— Je t'ai amené du poumpet. On goûte ?

Je me relève et ouvre le sachet qui abrite le trésor de ma grand-mère. Je coupe des parts que je dépose dans des assiettes en carton. J'ai tout prévu, comme d'habitude.

— Ils ont été méchants avec moi à l'école, me dit-elle, l'air chagrin.

Je range ma morosité au placard et ramène mon attention vers elle.

— Qui t'a embêtée ?

— Germain et Ferdinand.

— Ces deux jobastres<sup>3</sup> méritent d'être punis. Tu veux que j'en parle à ta maîtresse ?

— Oui, affirme-t-elle rassurée.

— C'est réglé mamie, ne t'inquiète pas, j'irai la voir dès que je sors. Mangeons !

---

<sup>3</sup> Jobastre : fou. Expression toulousaine comme la plupart des notes de bas de page du présent roman

J'ai lutté, pendant longtemps, pour la ramener au moment présent, pour lui expliquer qu'elle n'allait plus à l'école, qu'elle n'était plus une enfant, pour lui donner la conscience de sa vie actuelle. En vain. Parfois elle est là, parfois pas. C'est fugace, éphémère, ça va, ça vient. Alors je m'adapte et je rafle chaque épisode de sagacité comme le plus beau des cadeaux. Parce que je ne sais pas s'il se reproduira. J'ai cessé de pester contre la maladie, le sort qui s'acharne, l'injustice. J'ai capitulé. Chaque jour, des bouts de son cerveau se font grignoter, emportant un peu d'elle et de nous au passage.

Ma grand-mère suce avec un plaisir non dissimulé ses doigts qui pèguent<sup>4</sup> en raison du mélange huile – sucre. Des miettes restent accrochées à son menton. Je les essuie d'un revers de manche puis je frotte sa bouche et ses joues avec sa serviette. Je suis l'adulte, elle est l'enfant. Nous discutons au gré de ses errances et de ses silences. C'est mon rituel du dimanche. Lui rendre visite dans l'EHPAD où elle réside depuis quatre ans. Je me suis résignée même si mon cœur saigne encore parfois de la voir ici. Elle ne pouvait plus vivre seule. Et ma mère n'arrivait plus à gérer le quotidien de sa propre mère devenue dépendante.

La nuit tombe sur la brume hivernale. Je regarde ma montre. Il est presque 18 heures, les visiteurs vont être renvoyés chez eux. J'ai toujours cette angoisse : et si c'était la dernière fois ? J'enfile ma doudoune, mon écharpe et je l'embrasse. Occupée à jouer avec ses poupées, elle me repousse. Ça, c'est difficile. Vraiment très difficiles ces accès d'agressivité. Même s'ils sont rares, ils n'en demeurent pas moins douloureux. C'est aussi l'excuse que donne ma mère pour venir visiter mamie le moins possible. Bref...

---

<sup>4</sup> Péguer : coller

Je jette un dernier regard à la pièce, à mamie. Je lui envoie un baiser silencieux qui atterrit dans le vide. Elle est dans son monde enfantin, en compagnie de ses Barbie, loin du mien, de nous.

Les lampadaires éclairent les rues désertes de Villefranche-de-Lauragais. Le froid, le vent et la brume ont chassé les habitants. Ils se tiennent au chaud, dans leurs douillets intérieurs. J'allume le poste et enclenche *À la folie* de Juliette Armanet. Je monte le volume au maximum et chante à tue-tête cette chanson qui me fait vibrer. Elle m'accompagne tout le chemin. Je bouge mes épaules, gigote mon popotin sur mon siège. C'est plus fort que moi. J'ai la danse dans la peau. Contrairement au chant. J'évite de bêler en présence d'autrui, je risquerais d'être accusée de trouble à l'ordre public ! Moi-même je me casse les oreilles, mais j'adore chanter. Tant pis si ça ressemble plus à des cacardements qu'à un mélodieux gazouillis. J'arrive devant mon garage lorsque les dernières notes s'égrènent.

Je pousse la porte de ma bulle, heureuse de rejoindre mon nid.

— Franciiiiiiiiis !

Pas de réponse, aussi je réitère, tout en me débarrassant de mes bottes dans l'entrée.

— Franciiiiiiiiiiiiiiiiis.

Je le trouve qui se prélassait sur le canapé. Il ouvre un œil à grand-peine. Il s'étire, bâille et se rendort. Cette boule de poils ne sert pas à grand-chose, mais elle me fait du bien. Je le caresse, il ronronne de plaisir. Ce chat, c'est mon antidote contre la solitude. Il est entré dans ma vie il y a un peu plus d'un an, quand mon fils est parti pour poursuivre ses études supérieures.

Mathis loge dans une vaste maison de maître qu'il partage avec une dizaine d'étudiants et jeunes travailleurs, en plein centre de Toulouse. Il s'y est senti bien dès le départ. À la fin de la visite, son visage s'est illuminé d'un grand sourire suppliant qui signifiait « S'il te plaît maman, dis oui ». Alors j'ai dit oui. J'ai signé le bail et je me déleste, chaque mois, de quatre cent quatre-vingt-dix-huit euros et



seize centimes qui pèsent lourd dans mon budget. Nicolas, lui, assure le financement des études, de l'alimentation et des autres dépenses courantes.

Quand Mathis logeait avec moi, je dormais sur le canapé la semaine où il était présent. J'avais anticipé que j'allais me retrouver seule lorsqu'il s'envolerait. Je ne voulais pas déménager une seconde fois. J'avais prévu sur le plan logistique. Pas sur le plan émotionnel. D'où l'adoption du petit félin qui occupe beaucoup de place... Même si dans le Grand Nord de mon cœur un rêve secret est tapi. Car Francis ne suffit pas à combler le vide laissé par l'absence de ceux qui me remplissaient.

Plus les jours passent et plus j'appréhende de me heurter au silence qui m'accueille une fois la porte franchie. Un dimanche à la météo maussade comme aujourd'hui ne fait qu'amplifier ce sentiment de délaissement. J'aspire à retrouver les marques d'un « chez nous » : une deuxième brosse à dents dans le verre de la salle de bain, une paire de chaussettes sales égarée au milieu du salon, un doux baiser avec une haleine de poney au réveil, m'ennuyer à deux devant la télé... Tous ces petits rien qui remplissent l'espace et abreuvent le cœur. Pour nourrir mes fantasmes, je regarde des photos d'hommes sur internet. Beaux et sexy de préférence. J'extrapole, j'élabore tout un tas de « et si » dans ma tête et je m'endors dessus. J'imagine leurs baisers, leurs caresses, leurs mots doux. Et plus le temps s'étire, plus je m'invente une histoire passionnelle, fougueuse. Une relation charnelle et vibrante. Je fais des rêves érotiques très souvent depuis quelques semaines ! Mais le réveil glacial dans un lit vide me ramène abruptement à ma réalité.

\*\*\*

Je décale Francis qui occupe la moitié du canapé malgré ses trente-cinq centimètres de long. Il dormait sur le dos, les pattes en

l'air. Je ne comprends pas sa conception du repos. Je me vautre sous la couverture polaire de Némó, vestige de l'enfance de Mathis, et j'enclenche la télécommande. Je dîne d'un plateau-repas composé d'une soupe et d'un paquet de chips. Je m'immerge dans *Coup de foudre à Notting Hill* avec mon habituelle délectation. Ce que j'aime les comédies romantiques ! J'ai conscience que ce n'est pas la réalité, qu'on ne nous montre pas l'après, celui où l'on se découvre imparfaits. Mais ça fait du bien de rêver, d'être embarquée dans un autre univers. C'est comme regarder des cartes postales de sable chaud et de cocotiers quand l'hiver s'installe. Ça réchauffe, ça fait voyager, sans bouger de chez soi, ni perdre ses repères.

Je gobe la soupe puis immerge ma main dans les lamelles graisseuses de pommes de terre, absorbée par les péripéties des acteurs. À la quatrième bouchée, je culpabilise. Je sais que je ne dois pas, mais c'est plus fort que moi. Je saisis ma cuisse qui dépasse de ma culotte gainante, spéciale ventre plat, en coton (avec un liseré en dentelle tout de même). Je fais rouler ma cellulite entre mes doigts. *Grosse vache*, m'insulte ma petite voix. *Comment espères-tu qu'un des hommes que tu mates sur ton ordi s'intéresse à toi ?*

Je regarde les amas de graisse et les creux qui se sont matérialisés sous mes doigts. *Grosse vache*. Je ne peux pas nier. Le charme est rompu, Julia Roberts et Hugh Grant ne me font plus rêver... Je baisse le son, saisis mon téléphone et compose le numéro de Karine. La chaleur de sa voix ne pourra que me reconforter.

— *Hola Marly ! Quoi de neuf ?*

— Bof. Divorce officialisé.

— Dououreux ?

— Assez, oui. Ce coup-ci, plus de retour en arrière possible. Et puis, j'ai aperçu Sophie. Elle l'attendait à la sortie.

— Tu ne l'avais jamais croisée depuis ?

— Non.

Je reprends après un silence.

— À part ça, toi et moi, on porte à nouveau le même nom de famille.

— Alors, sois la re-bienvenue chez les Pujol, grande sœur !

— Tu parles ! Si on formait un clan, ça se saurait.

Les chips me fixent sans vergogne. Les fourbes ! Je pense à ma cellulite. Je résiste.

— Pas faux. Tu as vu maman ces derniers jours ?

— Qui ça ? ironisé-je.

Karine part d'un rire clair.

— Brigitte, notre génitrice !

— Bien sûr que non. Pourquoi j'irais la voir ?

— Je ne sais pas. Parce que vous êtes géographiquement proches. Parce que tu en aurais envie.

Je marque un temps d'arrêt. En ai-je envie ? Oui. En toute sincérité, oui, j'aimerais. Mais pas comme ma mère l'envisage. J'aimerais de vrais échanges mère/fille, de l'écoute, du soutien. Une relation que je juge normale et adaptée, comme ça se pratique dans la plupart des familles. Je verbalise tout haut mon acrimonie à son égard :

— Elle ne vient même pas voir mamie.

— Je sais. Moi non plus d'ailleurs.

— Ça n'a rien à voir ! Tu habites au fin fond de l'Espagne.

Maman est tout à côté.

Je réalise que je reproduis ce que je lui reproche. Elle ne rend pas visite à sa mère qui réside tout près. Comme je le fais avec elle.

— Elle doit avoir ses raisons, mais j'avoue que ça me dépasse. À propos, comment se porte mamie ? s'inquiète ma sœur.

J'établis un bulletin de santé du jour. État à peu près stationnaire. Nous discutons à bâtons rompus avant de raccrocher. Entendre sa voix claire et enjouée m'a requinquée. Je range le paquet de chips sans le terminer. J'éteins la télévision. De toute façon, je connais le film par cœur. Et même si ce n'était pas le cas, je me douterais

d'avance de la fin. Ils s'aimeront et vivront une belle histoire sans qu'aucune Sophie ne vienne gâcher leur plaisir.

## *Ainsi va ma vie*

Depuis mon divorce, j'habite un modeste appartement, fonctionnel et agréable. Il donne sur la place centrale de la ville. Le vendredi matin, un marché anime le quartier, je m'y rends parfois avant de partir au travail. Mon petit nid est propre, bien situé, dans mon budget et je l'ai aménagé du mieux que je pouvais. J'ai récupéré une partie du mobilier de notre ancienne maison lorsque nous l'avons vendue.

Rectificatif : officiellement, nous avons partagé les biens comme prévu par la loi. Officieusement, j'ai hérité des restes qui ne comblaient pas Sophie. La plupart des meubles avaient été choisis par Nicolas. Du kit en mélaminé, bon marché. Difficile à monter, mais si facile à démonter et à transporter. Allez hop ! Marlène et les meubles, au rebut d'un coup de camionnette. Au début, c'était pénible de vivre parmi ce mobilier qui me ramenait à mon ancienne histoire dans ce nouveau chez moi. Il m'a fallu me les réapproprier. Peu à peu, j'ai pris mes marques dans ce cocon. J'y ai trouvé quelques repères. J'avais besoin de m'éloigner du domicile commun, tout en évoluant sur des terres connues.

Comment notre couple a-t-il pu déraiser à ce point ? J'étais tellement sûre que les tromperies, les montagnes russes, les trahisons ce n'était pas nous ! Nicolas et moi formions un tout, une famille. Nous étions raisonnablement assortis : nous vivions une histoire pragmatique, efficace. Il tondait la pelouse, je cuisinais. Il vidangeait le SUV, j'astiquais la maison. Notre duo fonctionnait. Du moins<sup>5</sup>,

---

<sup>5</sup> Prononcez le « S », c'est ainsi que l'on s'exprime dans le sud-ouest « moinSSSS »

c'est ce que je pensais. Moi qui croyais deviner tout ce qu'il chuchotait dans sa tête, je suis tombée de haut. Je n'avais relevé aucun signe avant-coureur. J'imaginai que tout allait bien, que notre relation lui convenait et que lui aussi aurait pu consacrer toute sa vie à notre couple raisonnable.

Mais le résultat est là, Nicolas est parti. Et j'ai eu peine à reconnaître son comportement lors du partage. Il aurait presque bataillé pour couper une petite cuillère en deux afin d'obtenir un décompte parfait. Lamentable. Même moi qui suis à cheval sur les chiffres, je n'ai pas eu d'idées aussi saugrenues. J'ai capitulé, je ne souhaitais pas entrer en conflit. Je me suis demandé à quel point Sophie pouvait l'influencer. Avait-elle changé à ce point ou n'avais-je jamais remarqué sa face sombre ? Je l'ai toujours trouvée tellement « plus » que moi : plus belle, plus intelligente, plus cultivée, plus sportive, plus mince. Je peux comprendre qu'un homme la préfère à moi. Sauf Nicolas. Pas mon mari et père de mon fils. Pourtant, c'est bien ce qui s'est produit. Ainsi, me voilà de retour dans le bourg de mon enfance.

J'habite à quatre minutes en voiture du supermarché où j'exerce comme comptable. Quand il n'y a pas de vent ou de pluie, je choisis l'option vélo pour aller travailler. Je dois alors partir un peu plus tôt. Très précisément vingt-sept minutes, car j'apprécie un passage par les sanitaires pour me rafraîchir avant de me loger derrière mon bureau. À deux roues, j'adore la brise dans mes cheveux, le bruit de roulis du pédalier. Toutefois, ce matin, le vent hurle comme un fou, des nuages bas et gris brouillent le ciel. Je prends ma C2 pour me rendre au boulot.

Je m'installe à mon poste et plonge aussitôt dans les dossiers. Mes collègues arrivent après moi. Je lève la tête, les salue et me remets au travail. Les deux bavardes quant à elles se racontent leur week-end tout en dégustant un café.